

des prêtres italiens vinrent en France et tinrent boutique ouverte de reliques : des cheveux, des ossements, des lambeaux de chair étaient baptisés du nom des plus grands saints et vendus au poids de l'or aux fanatiques. Telles étaient l'effronterie des uns et la sottise des autres, qu'un évêque grec céda pour mille écus d'or à la ville de Gènes la queue de l'âne sur lequel notre Seigneur avait fait son entrée dans Jérusalem, et qu'un autre vendit le foin de la crèche sur lequel Jésus-Christ avait été placé au moment de sa naissance. Les moines italiens présentaient leurs marchandises à la foule comme dans une vente à l'encan, et criaient : « En cette fiole, voilà du » sang du Sauveur, recueilli sous la croix par la vierge Marie; » en celle-ci, voilà des larmes de Jésus-Christ; en celle-là, » du lait de la sainte Mère de Dieu, et en cette autre des » cheveux de saint Joseph. » Et tous les fidèles s'empresaient de donner leur argent à ces moines fripons. Les prêtres français, furieux de voir des étrangers exploiter leurs diocèses à leur détriment, se mirent à leur tour à débiter la même espèce de marchandise, et surpassèrent les Italiens et les Grecs en effronterie; ils vendirent jusqu'à des boîtes qui contenaient les unes du souffle de Jésus-Christ, et d'autres les cornes invisibles de Moïse !!!

En 1244, saint Louis étant tombé gravement malade à Pontoise, rêva dans un accès de fièvre que Jésus lui reprochait son indifférence pour les chrétiens d'Orient, et lui promettait sa guérison à la condition qu'il se rendrait en terre sainte. Par malheur le roi recouvra la santé; aussitôt il s'occupait des préparatifs d'une croisade, et rançonna ses sujets pour fournir aux frais de cette expédition extravagante. Trois

mois après, tout étant disposé pour le voyage, il s'embarqua à Marseille avec sa jeune femme Marguerite et une cour nombreuse, laissant la régence du royaume à Blanche de Castille. Cependant le monarque qui montrait un si grand zèle pour le service de Jésus-Christ ne fut guère favorisé dans le cours de sa traversée; car, sans doute pour l'éprouver, Dieu permit que la flotte fût assaillie par de violentes tempêtes, qui l'obligèrent à relâcher dans l'île de Chypre, où la peste se mit dans l'armée et emporta un tiers des soldats. Malgré ces désastres, suivant le rapport du sire de Joinville, au départ de cette île, la flotte était encore composée de dix-huit cents vaisseaux : cette assertion seule peut nous faire apprécier le nombre des Français morts dans la croisade; et nous ne serons point taxés d'exagération lorsque nous dirons que la guérison du fanatique Louis IX coûta à la France, dans cette première expédition, plus de cent mille hommes.

Arrivé sur le sol de la Palestine, saint Louis s'empara de Damiette, et remporta quelques succès insignifiants qui ne furent pas de longue durée. Bientôt les soldats, décimés par les maladies contagieuses ou accablés par des fièvres dévorantes, n'eurent plus la force de soutenir leurs armes, et tombèrent sous le fer des farouches musulmans : le roi, les princes du sang et quelques riches seigneurs furent seuls épargnés et mis à rançon.

En apprenant les désastres des croisés et la captivité de son fils, Blanche entra dans un tel accès de rage, qu'elle fit pendre comme perturbateurs du repos public deux soldats qui, les premiers, avaient rapporté cette funeste nouvelle. Néanmoins leurs rapports se confirmèrent, et la régente

n'eut plus à douter de l'épouvantable malheur qui venait l'accabler : ce fut pour elle un coup terrible, et elle en prit une fièvre lente qui la conduisit au tombeau. Sentant sa fin approcher, Blanche se fit porter à Paris, et prononça des vœux monastiques entre les mains de l'abbesse de Maubuisson, pensant expier ainsi les désordres de sa vie; ensuite elle se fit revêtir d'un habit de religieuse et mettre sur un lit de paille recouvert d'une serge, où elle expira le 1^{er} décembre 1252, à l'âge de soixante-cinq ans.

Vingt mois après, saint Louis recouvrait sa liberté moyennant une rançon de cent mille marcs d'argent; et il ne fallut pas moins de vingt-quatre années à la France pour réparer l'épuisement où l'avait mise le payement de cette somme. Après ce laps de temps, l'obstiné fanatique voulut faire une nouvelle tentative contre les infidèles d'Afrique, et s'embarqua à Aigues-Mortes avec soixante mille hommes. Une tempête affreuse assaillit d'abord sa flotte sur les côtes de Sardaigne; ensuite, à peine le débarquement était-il effectué devant Tunis, que la peste se répandit dans le camp des croisés et atteignit le roi lui-même. Il en mourut le 25 août 1270, à l'âge de cinquante-cinq ans et quatre mois. Ce prince est un de ceux qui ont fait le plus de mal à la France, par les projets insensés qu'enfanta son cerveau malade et par l'institution des tribunaux de l'inquisition. Aussi a-t-il mérité d'être canonisé par Boniface VIII, le plus infâme et le plus impie des papes!

Philippe III, qui se trouvait en Afrique avec son père, lui succéda et prit aussitôt le commandement de l'armée. Comme il redoutait pour lui-même les atteintes du fléau, son premier

acte d'autorité fut de rendre un édit qui fixait la majorité des rois à quatorze ans, afin d'éviter les inconvénients d'une régence trop longue. Ensuite il essaya de presser le siège de Tunis; mais les Français, accablés de souffrances, refusèrent de combattre. Déjà l'on pouvait prévoir le jour où il ne resterait même pas assez de soldats pour défendre le camp, lorsque heureusement Charles d'Anjou, roi de Sicile, vint au secours des croisés. Ceux-ci reprirent alors le dessus, et forcèrent les musulmans à conclure une trêve de dix années.

Philippe se hâta de revenir en France, suivi d'un lugubre cortège de cercueils, parmi lesquels on distinguait celui de sa femme Isabelle d'Aragon, celui du roi Louis IX, et ceux de Thibaut, comte de Champagne et roi de Navarre, et d'Alphonse, comte de Poitou. A son arrivée le nouveau monarque se rendit à Reims et se fit sacrer par Miles de Bazoche, évêque de Soissons.

Roi faible, pusillanime et superstitieux, Philippe n'a laissé aucun souvenir de gloire. Quelques années après la mort d'Isabelle, quoiqu'il en eût trois enfants, il épousa Marie, fille de Henri, duc de Brabant. Cette nouvelle reine montra par ses vices et par ses crimes qu'elle était digne du trône; elle s'abandonna sans pudeur au barbier de saint Louis, Pierre de la Brosse, dont Philippe avait fait son favori, son premier valet de chambre et son ministre; de leurs amours naquit un bâtard appelé Louis, comte d'Évreux, dont la race régna sur la Navarre.

Marie, à l'exemple de l'infâme Bertrade, forma le projet de faire disparaître les héritiers légitimes du trône pour y placer le fruit de l'adultère, et elle commença par faire em-

poisonner Louis, fils aîné de Philippe. L'amant de la reine, qui avait versé le poison, fut arrêté par ordre du prince et appliqué à la question; il avoua son crime et la complicité de Marie de Brabant. Mais celle-ci se disculpa par serment, corrompit les juges, fascina le roi par ses caresses, et obtint que Pierre de la Brosse fût déclaré calomniateur et pendu comme tel.

Cette exécution n'apaisa pas néanmoins la clameur publique, et l'on continua à désigner la reine par le nom d'empoisonneuse. Philippe lui-même ne paraissait pas convaincu de l'innocence de sa femme; et pour éviter un nouvel attentat, il éloigna de sa cour Philippe le Bel, son second fils; ensuite il assembla quelques clercs et plusieurs docteurs, et demanda leurs avis pour faire cesser les doutes qui assiégeaient son esprit. Ces conseillers, gagnés par Marie de Brabant, engagèrent le prince, comme moyen infaillible de connaître la vérité, à consulter une vieille béguine de la ville de Nivelles, en Flandre; ce qui fut exécuté: la dévote, interrogée par le roi, déclara l'accusation calomnieuse et la princesse innocente de tous les crimes qu'on lui reprochait. Malgré cette singulière justification, il n'exista jamais de paix domestique entre Philippe et sa femme: ce prince mourut à Perpignan le 5 octobre 1285, à son retour d'une expédition malheureuse qu'il avait entreprise contre le roi d'Aragon.

Philippe IV, dit le Bel, lui succéda à l'âge de dix-sept ans: il fut sacré à Reims par Pierre Barbet. Ce roi, l'un des plus perfides et des plus cruels qui désolèrent la France, est le premier des Capets qui ait altéré la monnaie et qui ait mé-

rité d'être appelé le faux monnayeur. Pour satisfaire à ses besoins de luxe et à son amour effréné de l'or, il profita du privilège de battre monnaie que saint Louis avait assuré à la couronne; et par les conseils de deux Florentins, Musichati et Bichi, il fit plusieurs refontes, dans lesquelles le marc d'argent, qui avait une valeur de cinquante sous six deniers tournois, s'éleva successivement à huit livres dix sous. Quant à la politique intérieure, Philippe suivit la ligne tracée par ses prédécesseurs; il agrandit ses domaines et son autorité; comme eux, il favorisa l'émancipation des serfs pour diminuer le pouvoir des barons, fonda des duchés-pairies pour rendre les grands vassaux moins redoutables en les rendant tous égaux, anoblit des roturiers pour abaisser la noblesse héréditaire, défendit aux barons d'entreprendre des guerres particulières, et obligea en outre les seigneurs suzerains à lui vendre leur droit de battre monnaie.

Indépendamment de ces mesures législatives, Philippe employa la perfidie, la trahison et la violence pour dépouiller ceux dont il redoutait la puissance; ainsi il profita des divisions qui venaient d'éclater entre Édouard I^{er}, roi d'Angleterre, et Jean Bailleul, roi d'Écosse, pour déclarer la guerre à Édouard; et sous prétexte de venger une insulte faite au pavillon français par quelques matelots anglais, il envahit le duché de Guyenne et le confisqua à son profit. Dans l'enivrement de sa victoire, il osa défendre à Édouard de marier son fils unique, le prince de Galles, avec la fille de Gui de Dampierre, comte de Flandre, et rendit une ordonnance pour contraindre les grands vassaux à ne former aucune alliance sans l'assentiment de leur suzerain.

Gui se hâta de venir à la cour avec sa fille pour demander à Philippe, dont elle était la filleule, l'autorisation nécessaire pour conclure son mariage avec le jeune prince anglais qu'elle aimait. Le traître monarque, sans être touché d'une semblable marque de confiance, les fit jeter tous deux dans une affreuse prison, où la jeune princesse de Flandre expira de chagrin et de douleur. Dans la suite, Gui ayant recouvré sa liberté, voulut venger la mort de sa fille, et déclara la guerre au roi. Malheureusement la fortune trahit son courage; le comte de Valois, le digne frère de Philippe, envahit la Flandre à la tête d'une nombreuse armée, et força cet infortuné à conclure un traité de paix désastreux pour sa famille. Bien plus, pour surcroît de perfidie, le prince engagea Gui à se rendre à la cour de France avec ses fils, lui affirmant que son frère se relâcherait de sa rigueur en voyant sa soumission. Plein de confiance dans la parole du comte de Valois, l'imprudent se mit en route avec Robert, Guillaume et Gui, ses trois fils, et accompagné d'un grand nombre de seigneurs : à peine furent-ils arrivés dans Paris, que Philippe les fit traîtreusement arrêter et conduire prisonniers dans différentes citadelles.

Ensuite, il commanda à son frère d'achever la conquête de la Flandre, ce qu'il croyait facile, le pays se trouvant privé de ses chefs; et ne supposant pas que le peuple osât opposer la moindre résistance à ses armes : c'est ce qui arriva cependant; et pour la première fois une armée de vingt mille ouvriers, sous la conduite d'un boucher et d'un tisserand, combattirent des nobles et des chevaliers, et mirent en déroute quarante mille Français, dans la plaine de Courtrai!

Rendu furieux par cette défaite, le roi voulut en tirer une vengeance éclatante : il leva de nouvelles troupes, imposa tous ses sujets du cinquième de leurs revenus, altéra encore les monnaies, et ordonna au ban et à l'arrière-ban de prendre les armes afin de marcher contre la Flandre.

Quant aux peuples, ils n'en étaient pas plus heureux; vainqueurs et vaincus étaient également pressurés par cet exécrationnable monarque; et comme ses exactions ne lui rapportaient pas assez d'argent, il résolut, d'après les conseils de son confesseur Guillaume Paris, frère prêcheur et grand inquisiteur, de poursuivre les templiers, et de partager leurs richesses avec le pape Clément V. En conséquence, il donna des ordres secrets aux gouverneurs des provinces, afin qu'ils se tinssent prêts avec leurs soldats pour arrêter, le vendredi 13 octobre 1307, tous les templiers de son royaume. Cet ordre fut exécuté avec la plus grande rigueur, et un nombre prodigieux de ces malheureux furent plongés dans les cachots de l'inquisition. On leur fit subir des tortures inouïes pour leur faire avouer des crimes imaginaires; on produisit contre eux de faux témoins qui affirmaient qu'aux cérémonies des réceptions ils reniaient Dieu, crachaient sur le Christ, adoraient une tête d'airain supportée par quatre pieds de forme humaine, et commettaient entre eux des impuretés abominables.

Parmi les jeunes chevaliers, plusieurs ne purent supporter les tourments de la question, et avouèrent tout ce qu'on leur demanda, afin d'adoucir leurs bourreaux, et d'obtenir la faveur d'une prompte exécution. Les vieux chevaliers qui refusèrent obstinément de se reconnaître coupables eurent à souffrir pendant une année entière des supplices effroyables

qu'on renouvelait chaque jour. Et cette déplorable persécution était faite au nom de très-haut, très-puissant, très-redouté seigneur Philippe le Bel, roi de France!

Enfin des juges prononcèrent une sentence de mort contre les templiers, comme étant convaincus du crime d'hérésie; et l'exécution fut fixée au 11 mars, jour si ardemment désiré par Philippe. Le commandeur de Normandie et le grand maître Jacques de Molay, suivis de leurs chevaliers, chargés de chaînes, conduits deux à deux, montèrent lentement sur le bûcher; alors ils se tournèrent vers le peuple, protestèrent hautement de leur innocence en présence du légat du pape, de l'archevêque de Sens et du clergé, accusant le roi et Clément de vouloir anéantir leur ordre pour se partager leurs dépouilles. Déjà les assistants, émus jusqu'aux larmes par l'accent de vérité de Jacques de Molay, avaient forcé les bourreaux de suspendre l'exécution; déjà les cardinaux et les évêques, hésitant devant l'énormité du crime et la colère populaire, avaient ordonné au prévôt de Paris de ramener les condamnés dans leur prison; lorsque Philippe, l'infâme Philippe, qui craignait de voir ses victimes lui échapper, envoya des renforts de troupes, fit conduire les martyrs dans l'île Saint-Louis, et ordonna qu'on exécutât la sentence à l'heure même. Le commandeur de Normandie et le grand maître subirent leur supplice avec un grand courage, et l'on raconte que du milieu des flammes, on entendit la voix prophétique de Jacques de Molay qui appelait Clément V et Philippe le Bel devant le tribunal de Dieu! Le pape et le roi moururent en effet quelques mois après, cette même année 1314!.....

QUATORZIÈME SIÈCLE.

BENOIT XI,

199^e PAPE.

ANDRONIC PALÉOLOGUE,
empereur d'Orient.

PHILIPPE LE BEL,
roi de France.

Réflexions sur l'histoire de l'Église au quatorzième siècle. — Élection de Benoît XI. — Les états généraux de France supplient Philippe de faire déclarer infâme la mémoire de Boniface VIII. — Rétablissement des Colonna. — Le pape veut réformer les mœurs du clergé. — Il est empoisonné par les cardinaux.

Robert Gallus, dans son style apocalyptique, dit en parlant de l'Église au quatorzième siècle : « J'étais en prières, les » regards tournés vers le ciel, quand j'aperçus tout à coup » dans les airs un monstre revêtu de la chape pontificale; il » avait les pieds en forme de glaive et des mains immenses, » qu'il plongeait dans l'Orient et dans l'Occident pour les » relever ensuite pleines d'or et de pierreries; on ne lui » voyait point de tête. M'étant approché alors, j'entendis une » voix infernale qui me cria : C'est l'Église romaine! »

En effet, l'esprit d'humilité et de charité avait entièrement abandonné les chefs du clergé romain. Depuis saint Grégoire jusqu'à Grégoire VII ils avaient combattu contre les évêques d'Orient et d'Occident pour usurper la suprême puissance